

FRAME Janet (Janet Clutha) romancière et poétesse néo-zélandaise (Dunedin 1924 – 2004). Après une enfance marquée par une succession de drames familiaux et par des circonstances économiques difficiles, Janet Frame trouvera refuge après la guerre dans diverses institutions psychiatriques, où elle subira pendant plus de huit années des traitements dégradants pour une présomption de schizophrénie qui finira par se révéler infondée. Elle n'allait échapper que de toute justesse à une lobotomie, après avoir reçu un prix littéraire pour son premier recueil de nouvelles, *The Lagoon and Other Stories* (*Le lagon et autres nouvelles*), paru en 1951. A sa sortie d'hôpital, elle sera recueillie par le romancier et nouvelliste Frank Sargeson, qui l'hébergera dans une caravane au fond de son jardin de Takapuna, Auckland. C'est là qu'elle écrira son premier roman, *Owls Do Cry* (*Les hiboux pleurent aussi*), dont la sortie en 1957 allait révéler une écriture lyrique, servie par une imagination débridée, situant J. Frame en dehors des traditions formelles propres à son pays natal, dominées par les thèmes sociaux et les conventions réalistes. Sur les conseils de Sargeson, qui craignait que le caractère étriqué de la scène culturelle de la Nouvelle-Zélande d'après-guerre ne nuise au développement de ce talent pur, elle prendra le chemin de l'exil et vivra en Europe, principalement en Angleterre, de 1958 à 1963. Elle retournera en Nouvelle-Zélande à la mort de son père, pour y rester jusqu'à la fin de ses jours, séjournant dans différentes localités de l'Ile du Sud et voyageant régulièrement dans l'hémisphère nord pour des séjours prolongés, principalement en Angleterre et aux Etats-Unis où elle comptait quelques amis. A sa mort, des suites d'une leucémie, en 2004, J. Frame était devenue le seul écrivain néo-zélandais, avec Katherine Mansfield, à jouir d'une solide réputation en dehors des frontières nationales.

Ce destin singulier fait aujourd'hui l'objet d'une véritable légende, et d'un feuilleton à épisodes dont le thème est la recherche d'une vérité parfois difficile à saisir. J. Frame a toujours témoigné de sa volonté de rester l'auteur du récit de son existence, comme si elle y voyait une première dimension de son œuvre créatrice. Dès 1965, elle écrit un essai autobiographique intitulé « Beginnings » (« Débuts ») qui, malgré l'allusion aux nombreux désastres émaillant sa vie familiale et personnelle, jette les bases de la légende en présentant sa jeunesse comme un âge d'or où « les mots étaient révévés comme des instruments de magie ». Cette tentative de rédimmer la vie par le verbe se poursuivra tout au long d'une trilogie autobiographique (1989 ; *An Autobiography*), qui sera portée à l'écran par Jane Campion en 1990 sous le titre de *An Angel at My Table* (*Un ange à ma table*). L'écriture autobiographique de J. Frame présente la particularité de faire geste en permanence vers l'ordre de la fiction, à travers la mise en œuvre de différentes stratégies de déstabilisation de la base réaliste du récit. Il y a là un parti-pris esthétique qui consiste à présenter la dimension factuelle de la narration comme procédant d'abord de l'invention de l'artiste. L'ambiguïté essentielle de cette démarche, par laquelle J. Frame ne dévoile les secrets de sa vie que sous le couvert de la fiction, ne sera que partiellement élucidée avec la parution en 2000 de la remarquable biographie de Michael King (*Wrestling with the Angel: A Life of Janet Frame*), puis du roman autobiographique posthume intitulé *Towards Another Summer* (2007).

L'œuvre romanesque de J. Frame poursuit les mêmes visées que l'autobiographie, en posant les jalons d'une réflexion à tiroirs sur les enjeux de la créativité. Dans un premier temps, les ressources de l'imagination seront associées à la folie, comme dans *Faces in the Water* (1961 ; *Visages noyés*) où l'auteur développe une vision post-romantique d'aliénés mentaux dont les errements irrationnels sont avant tout une source d'incompréhension et la cause d'incommensurables souffrances, même si « une minuscule essence poétique » peut néanmoins « être distillée au départ de leur vérité débordante et sordide ». La souffrance à consentir pour atteindre à une parcelle de vision est également au cœur de *The Edge of the Alphabet* (1962), où les aspirations créatrices des personnages sont le plus souvent freinées par les impératifs de l'existence

ordinaire. Par contre, dans *Scented Gardens for the Blind* (1963), J. Frame explore les processus mentaux d'une protagoniste schizophrène, en rupture avec le monde réel, au fil d'un récit statique complètement libéré des conventions romanesques, et où les principales préoccupations de l'auteur s'expriment sans retenue dans une langue dense, métaphorique, et parfois abstraite. Tout un univers parallèle émerge alors, où les êtres s'accrochent aux acquis trompeurs d'une identité individuelle en grand péril de se dissoudre à mesure que les gagne une lucidité implacable quant aux limites de la conscience humaine. C'est ainsi qu'on a pu reprocher à J. Frame l'intransigeance de son existentialisme parfois morbide, mais aussi de sa satire de société, laquelle se montre sans concessions pour les personnages les moins pourvus en imagination, sévèrement jugés pour ce qui est représenté comme une fuite coupable devant la sombre vérité de l'existence.

Il est vrai que J. Frame n'hésite pas, comme dans *The Adaptable Man* (1965), à égratigner ses contemporains, non d'ailleurs sans une certaine verve comique qui s'intensifiera au fil du temps. Mais au-delà de l'intention satirique, sa représentation schématique de la norme sociale vise surtout à mettre en évidence ce qui la distingue du registre de la création artistique. C'est pourquoi un roman comme *A State of Siege* (1966), où le personnage principal est un artiste peintre, s'articule sur le contraste entre le style figuratif et le mode abstrait, tandis que d'autres ouvrages, comme *Intensive Care* (1970), *Daughter Buffalo* (1972 ; *La fille-bison*) ou *Living in the Maniototo* (1979), reposent sur un subtil différentiel entre prose et poésie. Ici, les passages en vers libre, énigmatiques mais suggestifs, introduisent un point de fuite, nécessairement hors d'atteinte, vers lequel tend l'œuvre tout entière, rédigée dans une prose inspirée qui porte la trace, mais la trace seulement, de l'utopie linguistique de l'auteur. Ce type d'expérimentation romanesque sera porté à son comble dans *The Carpathians* (1988) où J. Frame offre une image symbolique de la fin du langage humain, décrite comme une apocalypse joyeuse.

Le mode réflexif de l'œuvre, qui se met en scène très volontiers et se présente comme une interface entre un langage ordinaire en voie d'épuisement et l'espoir d'une communication régénérée, a conduit certains commentateurs à voir en J. Frame un adepte de cet art postmoderne, auto-référentiel, propre à la culture occidentale contemporaine. Cela se justifie au vu de sa prédilection pour les personnages artistes, en qui on peut voir des *alter ego* de l'auteur, et de son insistance sur le caractère fictionnel de ses explorations romanesques. En même temps, et en dépit de certaines apparences, elle se tient rigoureusement à l'écart du nihilisme dont sont empreintes la plupart des philosophies du langage élaborées au cours du vingtième siècle. Dans l'œuvre de J. Frame, le scepticisme épistémologique reste toujours subordonné à la recherche d'un mode d'expression alternatif, utopique, qui soit à même de repousser les limites du dicible, et d'ainsi rendre compte de réalités ontologiques ignorées par le sens commun. De là vient sa valorisation du rôle de l'artiste, dont la fonction créatrice acquiert une dimension éthique dès lors qu'il s'agit d'étendre le champ du connaissable pour y inclure les damnés de l'histoire. Une correspondance est ainsi établie entre les aliénés mentaux, mis à l'écart dans une chambre capitonnée, et les sociétés poussées dans l'oubli au terme de la colonisation, comme la culture maorie qui doit aujourd'hui se réinventer. Non moins que ses écrits autobiographiques, l'œuvre de fiction de J. Frame se place alors sous le signe du souvenir créatif, ou d'une amnésie féconde par laquelle les conceptions dominantes s'abîment pour autoriser le retour d'un réprimé culturel aux multiples facettes.

REF. G. Mercer, *Janet Frame: Subversive Fictions*, St Lucia, University of Queensland Press, 1994 – M. King, *Wrestling with the Angel: A Life of Janet Frame*, Washington DC, Counterpoint, 2000 – M. Delrez, *Manifold Utopia: The Novels of Janet Frame*, New York, Rodopi, 2002 – S. Oetli-van Delden, *Surfaces of Strangeness: Janet Frame and the Rhetoric of Madness*, Wellington, Victoria University Press, 2003.